

La femme et la société

Autor(en): **Corinne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'exploitée : organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages**

Band (Jahr): **1 (1907-1908)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-349315>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

Paraissant le premier dimanche de chaque mois

Le numéro : 10 centimes

Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro.
Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.

Rédaction et Administration

Adresser toutes correspondances et réclamations à *Marguerite Faas-Havdegger*, 3, rue du Marché, 3, Berne.

ABONNEMENTS

Pour la Suisse, une année : 1 fr. —
Pour l'étranger » 1 fr. 50

LA FEMME ET LA SOCIÉTÉ

Ah! quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse,
Nous voulons, ô Société!
Trouver contre le vent qui passe
Un abri dans l'Égalité!
Comme les heureux et les sages
Nous voulons, sous les verts ombrages,
Écouter le chant d'un oiseau,
Nous faire un bonheur sans mélange
Et nous aussi dans de beaux langages
Endormir nos fils au berceau.

Clovis HUGUES.

La femme est une éternelle persécutée, une sacrifiée. En remontant des stades les plus anciens de l'histoire et de la civilisation jusqu'à nos temps modernes, nous ne l'avons jamais connue que comme une esclave ou une servante. Elle était méprisée sous les théocraties orientales, et les livres sacrés la définissaient une nature de corruption, de débauche et lui attribuaient tous les vices. Les mythes bibliques l'accusent d'avoir perdu le genre humain. L'infériorité de la femme est admise et sanctionnée dans toute l'antiquité orientale, grecque, romaine; la femme ne vécut jamais que dans la contrainte. Soit enfermée au harem, soit dans le gynécée, elle vit dans une situation dégradée. Méprisée et avilie par le christianisme (Jésus ne répondit-il pas durement à sa mère aux noces de Cana : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? ») elle passa de la domination religieuse sous la servitude juridique et politique. Tous les législateurs, soit grecs, soit romains, la déclaraient un être inférieur et accordaient à l'homme un pouvoir absolu sur elle.

Et il en est resté ainsi jusqu'en nos jours. Encore aujourd'hui, toutes les législations frappent de condamnation l'avortement — souvent commandé par la misère et la détresse — alors qu'elles ne protègent pas la filiation naturelle; tous les codes condamnent la prostitution tandis que les pères dans la plupart des cas échappent à toute responsabilité.

Qui ne connaît le douloureux martyr des filles-mères qui, la plupart du temps, ont succombé pour avoir de quoi vivre pendant quelques jours. Exploitée misérablement dans les usines, s'éxténuant pour un salaire de quelques centimes par jour à un travail dégradant; exploitée par la Société, les mœurs et la morale publique, la femme vit sous l'arbitraire le plus cynique, sous la dépendance la plus servile.

Jeune encore, on l'arrache aux affections familiales, aux joies enfantines, aux illusions de l'adolescence pour la livrer seule et sans appui aux contre-maîtres grossiers, aux patrons lubriques et flatteurs.

Mariée, elle devient non pas la compagne aimée, chérie, protégée, mais l'objet, la chose du mari auquel elle doit, dit la loi, entière obéissance et soumission. « Femmes, soyez soumises à vos maris », enseigne la religion.

Victime des préjugés, esclave de la maternité, elle engendre dans la douleur, ne procréant pas librement et volontairement, imposant à ses flancs meurtris une torture continuelle, abandonnant son corps aux déprédations des enfantements successifs. Et à la servitude interne s'ajoute la servitude externe, la domestication des bras et des forces physiques au travail de l'atelier.

Ainsi passèrent des générations et des générations de femmes sacrifiées, martyrisées, qu'une tradition barbare a liées, dès les origines de l'humanité, aux chaînes de la soumission et du travail, aux étreintes de la douleur.

Eh bien! nous voulons nous affranchir de la domination maritale pour ne plus rester que l'épouse aimante, la digne compagne, la libre mère; nous voulons nous libérer des préjugés sociaux pour ne plus devenir que la bonne sœur ou la douce amie.

Avec notre frère et notre compagnon, l'homme, nous voulons combattre les injustices sociales, supprimer la misère, briser les entraves à la liberté. Aux rangs des combattants nous sommes, aux rangs des insurgés nous serons!

Créant l'Ètre, nous le voulons joyeux dans

l'enfance, heureux à l'âge adulte, paisible et reposé dans la vieillesse.

Nous voulons une société meilleure, nous travaillons aux Temps Nouveaux, nous combattons pour la liberté de tous, partout. CORINNE.

CHEZ NOUS

Un mari jaloux, le maçon Cestonaro, à Zurich, battait sa femme ; elle le quitta, prit avec elle son enfant et travailla en journée.

Un beau matin qu'elle lavait des bas dans la maison de son frère, elle alla au cabinet pour chercher de l'eau. A ce moment, son mari vint, s'enferma avec elle et lui demanda de retourner chez lui.

La femme, apeurée, dit oui. Alors, proférant une parole déshonorante, l'homme soudainement se jeta sur sa femme, l'enlaça solidement, ouvrit la bouche et, d'un seul coup de mâchoire, enleva le nez de la malheureuse.

La police trouva le nez par terre.

La jeune femme est maintenant guérie. Mais, hélas ! autrefois jolie, elle restera mutilée pour toute sa vie !

Le verdict de messieurs les juges : « Un an de prison au mari et 200 francs d'indemnité à la femme ».

Deux cents francs ; nos nez ne valent pas cher. Ah ! si c'eût été le nez d'un juge !

Le jour de son mariage, on n'a certainement pas prédit, à Mme Cestonaro, la triste vie qui l'attendait.

Cette femme est tombée sur un mari particulièrement brutal, j'en conviens. Mais tous peuvent changer.

Combien de pauvres femmes qui souffrent sous le joug de maîtres brutaux et fous !

Combien de temps nous faudra-t-il encore pour comprendre qu'il est déraisonnable de contracter des unions indissolubles ?

Quelle mère heureuse ! s'exclament une quantité de « bons » journaux, émerveillés devant le cas de Mme Cornu, qui vient d'accoucher de « trois garçons robustes ».

Cette « mère heureuse » mit au monde deux garçons en janvier 1905 ; au mois de décembre de la

même année elle en eut deux autres, de sorte que cette pauvre femme, dans le délai de deux ans et trois mois, mit au monde *sept enfants !*

Ce qu'elle doit être affaiblie, épuisée, la pauvre mère ! Ce qu'elle doit avoir supporté, peiné et souffert, cette « mère heureuse » !

Avec les quatre garçons nés avant 1905, elle en a maintenant *onze à soigner*.

Ce qu'elle doit avoir veillé et pleuré, la pauvre martyre.

Et les bons journaux de nos seigneurs et maîtres se pâment : « Quelle mère heureuse ! »

Si cette admiration n'est pas feinte, elle est tout simplement stupide.

« **Onze petits soldats Cornu à Provence, près Vaumarcus** » — oui, c'est l'autre chanson !

Ces messieurs ne se réjouissent donc pas de ce que ces onze garçons pourront soutenir leur vieille mère quand elle les aura tous péniblement élevés, non ! Aujourd'hui déjà, ces messieurs se réjouissent de les lui prendre tous les onze quand ils auront *vingt ans*.

Il paraît que nos seigneurs et maîtres ont bien besoin de soldats.

Tout en s'identifiant avec la patrie, ils proclament que « cette brave femme d'ouvrier a servi sa patrie mieux que maint soldat ».

Et cette « patrie », messieurs, sera-t-elle reconnaissante pour ces bons services ? Donnera-t-elle à la mère surchargée une aide pour qu'elle puisse se reposer, un logis assez grand pour que les onze garçons ne deviennent pas maladifs, et la nourriture suffisante pour tant de bouches ?

Non, la « patrie » n'a pas d'argent pour tout cela — elle dépense tout en fusils et canons pour la défense de la fortune des privilégiés.

On comprend pourquoi ces messieurs se réjouissent.

Quant à nous, pauvres servantes de la « patrie », en reconnaissance de nos « bons services », cette patrie ne nous donne pas même l'illusion d'un droit.

Il est malheureux pour les hommes, heureux peut-être pour les tyrans, que les pauvres, les malheureux, n'aient pas l'instinct ou la fierté de l'éléphant qui ne se reproduit point dans la servitude. Chamfort.

L'ÉPOUVANTAIL

Un vieux paysan faisait dans son jardin un épouvantail pour éloigner les oiseaux. C'était une perche fichée en terre et affublée de vieilles hardes. Ce paysan venait chaque matin considérer son mannequin et il n'était pas rare de le voir embellir son œuvre, pour laquelle il sentait une affection secrète. Un jour, c'était une écharpe rouge qu'il lui ajoutait. Un autre jour, c'était une plaque de métal brillant dont il gratifiait sa poitrine vidée en signe de décoration.

Bientôt, avec une réelle ingéniosité, le vieux paysan confectionna pour son fantoche une sorte de masque à large bouche et à grands yeux. Pauvre vieux ! Son faux bonhomme devenait tout son orgueil ! Une fois, il retrouva dans son grenier un ancien sabre rouillé et aussitôt il en arma son épouvantail. Cette passion avait grandi lentement et lorsque le vieillard apercevait le

mannequin agitant au vent bras et jambes et brandissant son grand sabre, ce spectacle l'impressionnait beaucoup et il sentait même en lui une sorte de crainte. Il en arriva à se demander si, vraiment, c'était bien lui qui était l'ouvrier de ce monstre. Terrifié, à la fin, le vieux ne prenait plus les sentiers qui pouvaient l'amener en face de son œuvre, mais comme de tout le jardin on découvrait le grand diable dans sa danse infernale, il finit par ne plus oser y mettre les pieds et s'enferma dans sa bicoque.

Enfants qui souriez à ce récit, retenez bien l'histoire de ce vieux paysan, car en grandissant vous verrez que les hommes sont semblables à lui. Ils prennent quelques-uns d'entre eux pour les masquer à leur fantaisie. Ils affublent ceux-ci d'une sinistre robe noire, couvrent ceux-là d'uniformes dorés, puis aussitôt ils en ont peur et leurs épouvantails deviennent leurs dominateurs. Maurice MARCHIN.